

# Histoire de la Grande Maison

## Du même auteur

Petit Traité des mélanges  
*Éditions Layali, Beyrouth, 2002*

*Charif Majdalani*

# Histoire de la Grande Maison

roman

*Éditions du Seuil*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-079831-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*À Nayla*



C'est là le train du monde et je n'ai que  
du bien à en dire.

Saint-John Perse, *Anabase*, IV



PREMIÈRE PARTIE

# Temps des héros



À nouveau il se taisait, protestait et s'adossait au fauteuil, l'air vague et lointain, marmonnant qu'il n'en parlerait jamais, jamais, que c'était une histoire d'un autre âge, que rien ne valait que l'on réveillât les morts. Il reprenait ensuite le paquet de cartes, qu'il se remettait à battre sans fin, pour occuper ses mains, un paquet qui lui avait servi initialement à faire des patiences avant qu'il renonce même à cette activité inutile, se contentant de battre les cartes à longueur de journée, puis de les reposer sur la tablette près de lui, à côté du répertoire téléphonique dans lequel presque tous les numéros étaient ceux de morts, dont chaque nom rappelait un pan de vie, une histoire effondrée, partie, disparue, emportée comme tout autour de lui, lui qui restait là, solide comme un roc, survivant d'époques presque héroïques, dernier rejeton d'une immense phratrie dont tous les membres étaient morts, l'un après l'autre et dans l'ordre, le laissant seul au milieu d'un champ de ruines, celui des souvenirs, de cette mer d'histoires dont il parvenait maintenant de moins en moins à démêler l'inextricable écheveau, reprenant alors le paquet de cartes, les battant une fois, deux fois, puis les reposant et se taisant toujours jusqu'à ce que je lui repose une autre question sur quelqu'un d'autre, sur une autre histoire saugrenue, ou lointaine, ou invraisemblable. Il réfléchissait un instant, mélangeait quelques dates, quelques guerres, puis retrouvait le fil, remontait aux origines, à

l'exode initial, aux orangers, aux réfractaires en fuite, au bannissement du père, au village détruit d'Anatolie, puis il faisait un grand écart dans le temps, enjambait une décennie, celle dont je voulais qu'il parle, retrouvait les déserts d'Égypte, le ravitailleur en flammes dans le canal de Suez, le rire du soldat éthiopien, revenait en arrière, reprenait lentement les choses à rebrousse-poil, parlait de la branche aînée de la famille, de la disette, de la Grande Maison à la dérive, des vergers liquidés pour rien, se rapprochait en cercles concentriques de l'histoire mystérieuse, de la chose innommable, la serrait de près, la touchait presque, parlait d'une Panhard au bas de l'escalier de la Grande Maison. Je me taisais, comme on retient son souffle devant un funambule qui touche au but, mais il venait finalement se heurter à nouveau à l'innommable, soufflait longuement, se mordait la lèvre inférieure, marmonnait une formule de conjuration et se taisait, reprenait le paquet de cartes et jurait que jamais, au grand jamais, il n'en parlerait.

Et puis soudain, un jour à midi, pendant qu'il déjeunait, assis à la même place depuis quarante ans, devant l'immense table où plus personne d'autre que lui ne s'asseyait, sauf lorsque nous venions lui tenir compagnie, comme je faisais ce jour-là, et déjeuner chez lui (et toujours après lui, car depuis la mort de notre mère il avait si imperceptiblement avancé les heures de ses repas qu'il déjeunait presque à l'heure où nous petit-déjeunions), un jour donc, à midi, ou plus justement au moment de son déjeuner, alors que je le distrayais en lui posant encore et encore les mêmes questions sans qu'il se rende vraiment compte que je connaissais toutes les réponses sauf une, au lieu de recommencer à tourner en rond, inexplicablement, il prononça les mots fatidiques, il livra le dernier secret, il marmonna qu'*ils l'avaient fait jeter en prison après lui avoir tendu un piège honteux, à charge pour moi de comprendre qu'eux, c'étaient ceux de la branche aînée, et lui l'un de ses frères, un de mes oncles.* Je demeurai

un instant stupéfait, ébloui, recueillant dans le silence le plus pur que je pus installer en moi ces paroles plus précieuses que l'or. Puis je m'aperçus que j'avais imaginé les choses exactement comme ça, que, à partir des bribes de ce qu'il m'avait concédé avec les années, j'avais reconstitué l'histoire telle qu'il me la disait, sans savoir toutefois s'il m'en avait lui-même très adroitement suggéré tous les éléments à mon insu ou si, fatalement, tout ce qu'il m'avait dit, comme une pente, avait fait confluer toutes les histoires vers celle qui me manquait et que j'avais cru inventer. Toujours est-il qu'à ce moment il me sembla que je possédais enfin toutes les pièces du jeu, que je pouvais désormais recréer l'histoire de la phratrie, depuis le temps de la Grande Maison et des terres couvertes d'orangers jusqu'à l'exil des trois frères en Égypte et à leur retour, une histoire qui venait finalement s'aboucher à la mienne, après avoir croisé celle, tout aussi tourmentée, de ma mère. Et il me sembla aussi que les ponts, les jointures et toute la dentelle vertigineuse de détails, je pourrais aisément les imaginer, sûr maintenant que ce que j'inventerais pourrait aussi bien avoir existé, que, les différences entre le vrai et l'invention s'estompant naturellement, le vrai deviendrait légendaire et le légendaire acquerrait authenticité au sein d'un seul et même édifice. Et tandis que le moment d'éblouissement mental me passait, j'entendis mon père ajouter, en regardant, à travers moi, vers le lointain en lui-même, que tout cela en tout cas, l'errance des fils, l'exil en Égypte et tout le reste, c'était la faute d'une absence, celle du père, le sien propre et celui de toute la fratrie, un homme trop imposant, trop fort, et qui était mort si tôt que tout l'univers qu'il avait construit autour de sa personne s'était évanoui avec lui. Cela, je le savais, mais l'aveu était fait dans une espèce d'absence, d'état second, et prit, par le ton rêveur qu'il employa pour le dire, un sens augural. Je compris alors qu'il était temps pour moi de commencer et que je ne pourrais que commencer par là. Par l'histoire du père.

Toutes les légendes et tous les récits que sa descendance a conservés et transmis s'accordent pour faire débiter l'histoire du père au moment de son départ pour l'exil, un exil minuscule dans l'espace mais qui allait avoir des conséquences incalculables. Tout commencerait donc par l'apparition de cet homme, un matin de printemps des dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, au milieu des oliveraies et des mûraies de Ayn Chir, à la sortie de la Forêt de Pins. Il vient de franchir la frontière du vilayet de Beyrouth et d'entrer dans les terres autonomes du Mont-Liban. Pour lui sans aucun doute, à ce moment-là, il ne s'agit pas encore d'un exil mais seulement d'un éloignement de quelques jours, le temps que les choses se tassent à Marsad, son quartier natal. D'ailleurs, il n'est pas seul. Son frère cadet est avec lui, ils vont tous les deux côte à côte sur leurs chevaux : Wakim, tel qu'il apparaîtra sur les photos que prendra de lui Bonfils, le premier photographe de Beyrouth, la taille au-dessus de la moyenne, le front vaste que prolonge le tarbouche porté droit, et surtout les moustaches, martiales et légèrement retroussées, qui lui donneront plus tard, quand il deviendra père, un air de vice-roi des Indes, et à côté de lui son frère Sélim, encore presque adolescent, imberbe mais l'air grave, en habit européen comme Wakim et chaussé comme lui de bottes de cavalier. Ils vont côte à côte sans parler, et songent peut-être à tout ce qui s'est passé les jours précédents qui les a poussés à tourner ainsi le dos à Marsad, à fuir leur quartier, celui vers lequel ils ne reviendront plus et dont ils continueront, dont on continuera longtemps, et jusqu'à aujourd'hui, à prétendre qu'il est le nôtre, comme ces hobereaux sud-américains qui, malgré cinq générations nées aux colonies, continuent à se prétendre castillans.

Et pourtant, non. En fait, il est impossible de commencer vraiment comme ça. Car ces deux hommes qui viennent de pénétrer dans les mûraies de Ayn Chir, au matin de ce

jour de printemps, ne sont à ce moment que ce qu'ils ont été. Ils ont un passé, des métiers, une vie quotidienne, une maison, ils viennent de vivre un événement grave et ils portent tout cela en eux. C'est ce qui les constitue, ils y pensent en quittant en silence les derniers abords de la Forêt de Pins, et je ne peux en faire complètement abstraction, au moins pour que tout ce qui va suivre puisse tenir debout. Je ne peux pas commencer sans essayer d'imaginer ne serait-ce qu'une part de ce que fut le temps mythique d'avant, d'inventer une ambiance générale, une nébuleuse d'où je pourrai extraire ensuite ce qui va suivre, à commencer par ce moment où deux hommes franchissent la frontière abstraite entre Beyrouth et le gouvernorat du Mont-Liban et arrivent à cheval, un matin, aux abords des mûreraies de Ayn Chir.

Je dispose pour cela d'un indice au moins. C'est le métier de Wakim Nassar avant la fuite inaugurale. C'est à peu près la seule chose que je sache de lui en ce temps-là, la seule sans doute que ses fils eux-mêmes aient jamais sue concernant cette époque quasi mythique et que mon père, qui l'apprit de ses frères, me souffla un jour et m'a confirmée plus tard, alors qu'il battait son paquet de cartes, le rangeait, le reprenait et reprenait les grands itinéraires de son histoire. Et ce qu'il me dit, c'est que son père, à cette époque lointaine, était intermédiaire. Un mot bizarre, un métier bizarre, et encore plus dans ses syllabes arabes : *simsar*. La chose est singulière, peu enthousiasmante, surtout pour un début. Mais j'essaierai ultérieurement d'en résoudre l'énigme. Pour l'instant, prenons la chose comme elle est. Et j'avoue qu'elle est assez pratique. Car Wakim aurait pu être commerçant, et il m'aurait fallu inventer une échoppe, une spécialité, des clients, des employés. Il aurait pu être fonctionnaire, et il aurait fallu reconstituer le monde complexe et archaïque de l'administration ottomane de ce temps. Il aurait pu être agriculteur, et là, ça n'aurait pas du tout collé avec l'image que j'ai de lui ni avec les photos de cette époque. Il aurait pu être rentier,

et il aurait fallu inventer tout un monde d'activités inutiles meublant les heures d'un oisif de Beyrouth en ce temps lointain. Non, il est simsar, et c'est pratique parce que ce genre d'homme ne possède rien, n'a rien, il est toujours à l'écoute du monde autour de lui, et son lieu de travail, c'est tout simplement l'extérieur, la ville, les gens. Lorsque j'essaie de l'imaginer avant son exil, je le vois presque immédiatement dans les traverses de Marsad, allant entre les jardins et les murets de pierre sableuse d'où dépassent des branches de citronniers et de néfliers. Il marche, et je viens de décider qu'il descend, par les traverses, vers la ville. C'est là que les affaires ont lieu, c'est là qu'est sans aucun doute sa place. Il est sorti depuis quelques instants, il passe dans une odeur de linge propre et de feuilles de laurier bouillies, et le voilà qui enjambe l'eau fumante d'une lessive qui coule dans la rue. Il passe dans une odeur de résine, et le voilà qui fait craquer les copeaux de bois sous ses pieds en longeant une rangée de battants de porte qu'un menuisier a alignés de part et d'autre de son échoppe contre les murs des jardins voisins. Il passe dans une odeur de pain chaud, et le voilà qui respire profondément en se demandant d'où ça vient, il doit avoir des tantes, des grand-tantes un peu partout dans le quartier, chez qui il pourrait s'arrêter pour manger du pain chaud. Mais il ne s'arrête pas, il marche entre les traverses, il fanfaronne sûrement car il plaît aux femmes et il le sait. Ou plutôt ce n'est pas lui qui fanfaronne. Il laisse ses moustaches et son tarbouche fanfaronner pour lui. Lui, il a l'œil sombre, et ce regard singulier qui semble toujours effleurer le bord supérieur des choses. Il porte une canne qui lui donne un supplément d'allure. Ce n'est pas la canne en bois d'ébène avec l'anneau d'or aux initiales de son père. Celle-ci, il la garde pour les occasions ou le dimanche, elle est debout dans un coin de l'armoire normande, dans sa chambre à coucher. Et c'est curieux, voilà que cette armoire normande me permet de pénétrer chez lui, d'imaginer un peu la mai-

son *d'avant*, quoiqu'il me sera toujours très difficile de croire qu'il ait pu habiter ailleurs que dans la Grande Maison qu'il fondera à Ayn Chir. Je vois soudain un jardin, avec des néfliers et un citronnier, trois marches, un perron surélevé, et à l'intérieur un sol en tomettes aux motifs en arabesques, des pièces ouvertes les unes sur les autres, où circulent aisément l'air doux du printemps, les parfums des arbres, l'odeur de laurier qui embaume les vêtements rangés dans les armoires, mais aussi les bruits simples de la vie domestique, la voix de son frère cadet qui chantonne en s'habillant dans une pièce voisine avant de sortir pour aller à son bureau, disons à khan Antoun Bey, ou celle de sa mère qui reçoit ses cousines et ses belles-sœurs de bon matin et s'installe avec elles dans des fauteuils sur le perron, sa mère qui figure elle aussi sur une photo de Bonfils, lointaine et rêveuse dans sa robe à corset, si rigide et si hiératique que je parviendrai toujours difficilement à l'imaginer autrement qu'en habit victorien, presque aussi irréaliste, désincarnée et majestueuse que les reines anciennes sous leur masque mortuaire. Et puis je vois aussi cette armoire normande devant laquelle il se poste tous les matins avant de sortir, dont il ouvre un battant pour se juger dans la glace un peu terne. Il juge son pantalon, son veston, son faux col, lisse sa moustache, ajuste son tarbouche, plante un regard dans son propre regard trop sombre avant d'ouvrir l'autre battant, sur lequel il y a aussi une glace, et de voir soudain, dans les deux miroirs qui se font face, son image se refléter à l'infini. J'aime à penser qu'il s'amuse tous les matins à cette démultiplication de lui-même avant de sortir égrener dans la marche sa présence au monde.

En débouchant à cheval dans les oliveraies de Ayn Chir au matin de son premier jour d'exil, Wakim Nassar songe-t-il qu'il pourrait être à ce moment dans les traverses de Marsad, allant d'un pas assuré, ample, puissant et en même

temps léger, parce que c'est le printemps ? C'est toujours le printemps quand je pense au Beyrouth de ces époques lointaines, et le printemps gonfle les tiges de tous les gardénias et de tous les jasmins des traverses. Il fait doux et Wakim longe les murets des vieux jardins, sa canne touche moins souvent le sol, il la lève, en frappe parfois le pommeau de sa main, la jette une fois ou deux sur son épaule puis la relance franchement devant lui : elle danse, elle fanfaronne elle aussi, et c'est sûrement l'effet du printemps. Le voilà qui débouche maintenant sur la rue principale de Basta, celle qui descend en ville. Il y passe de temps en temps des calèches avec dedans de jeunes bourgeoises élégantes habillées comme lui à l'européenne et ça le fait frémir. Pourtant la rue est en terre, et la terre, remuée par les calèches, les fiacres, les charrettes, les chevaux, les mulets, empoussièrent ses chaussures et le bas de son pantalon, et ça devrait l'agacer. Mais ça ne l'agace pas et, lorsqu'il entre en ville, il est toujours de bonne humeur, le jeu de sa canne en témoigne. Il traverse la place Assour, sur laquelle il vient de déboucher. Il se laisse dépasser par des fiacres et des calèches, il sourit en passant à côté de portefaix attroupés et oisifs qui rient à gorge déployée. Il s'engage dans la Grand-Rue, qui remonte vers la place des Canons, il double des femmes vêtues à l'européenne et une femme musulmane entièrement voilée. Il croise des hommes en costume et tarbouche, comme lui, longe quelques devantures d'échoppes sur la gauche, et je me demande où il peut bien aller, ce que je vais en faire. Il pourrait continuer, remonter la Grand-Rue, déboucher sur la place des Canons, aller jusqu'au jardin Hamidié, entrer et s'asseoir pour regarder passer les jeunes femmes matinales. Autour du kiosque à musique, il ne doit y avoir à cette heure que des *messieurs*, habillés comme lui à l'européenne, assis sur des bancs à lire les gazettes françaises datant du mois précédent. Il pourrait aussi prendre une des petites rues à droite, qui partent de la Grand-Rue, et descendre jusqu'aux

souks, entrer dans la foule sale et bruyante, dans l'odeur de bouse, de légumes pourris, d'eau saumâtre où ses chaussures et le bas de son pantalon en seraient pour leurs frais. Après quoi, passant devant l'église des orthodoxes, la sienne en quelque sorte puisqu'il est lui-même orthodoxe, il ressortirait dans la rue du Pas, qu'il longerait un instant au milieu des devantures débordant de marchandises de toutes sortes, osier, fer-blanc, bric-à-brac, ferronnerie, allant avec une hâte retenue au milieu des femmes voilées, des portefaix, des marchands de jus de réglisse et des montreurs d'ours, et entrerait ensuite dans la paix relative de souk el-Tawilé, où il passerait tranquillement entre les devantures en bois, les vitrines à l'européenne et sous les panneaux en français. Après quoi, sortant devant la mer, il prendrait à gauche et se dirigerait d'un pas alerte vers khan Antoun Bey, où sont les locaux de l'administration ottomane.

Mais n'oublions pas qu'il est simsar et qu'un simsar doit avoir une sorte de quartier général, où les informations sur tous les négoce de la ville affluent, un lieu où l'on peut à coup sûr le trouver tous les matins. Un lieu public et bruisant de tous les bruits de la ville. Un café, assurément. Et c'est pour ça que je vais lui faire prendre la Grand-Rue en direction de la place des Canons. Voilà, il passe devant le mur du couvent des sœurs de la Charité, marche un moment derrière deux religieuses en cornette, se fait doubler par un fiacre, débouche sur la place des Canons, mais au lieu d'aller vers le jardin il entre dans le café qui est à l'angle de la rue et de la place. Il y a là des hommes vêtus à l'européenne, comme lui, et d'autres en seroual. Il n'y a pas encore de joueurs de tarot ni de trictrac, seulement des consommateurs et des fumeurs de narguilé. Il salue à la ronde, tous les clients répondent en même temps, distraitement, sans bouger, et ça fait comme un long borborygme bourru. Puis il s'assied seul à une table sur laquelle il pose, en diagonale, sa canne. Et c'est sans doute ce qu'il fait tous les matins,

c'est de là qu'il mène à bien la plupart de ses affaires, c'est là qu'il entend parler du commerce des hommes entre eux, d'un champ à vendre du côté du collège des sœurs de Nazareth, d'un petit notable de Zahlé qui veut acheter une maison en ville, d'un lot de barres de fer qu'un fournisseur de l'armée ottomane a réussi à détourner et qu'il voudrait revendre, d'un magnifique cheval pourpre que son maître, endetté, cherche à vendre mais à un connaisseur. Et c'est là qu'il intervient, lui, propose ses services, trouve un acheteur pour le terrain (c'est un commerçant de pistaches de la rue du Pas), trouve à Santieh une maison pour le notable de Zahlé, trouve un repreneur pour les barres de fer (c'est le propriétaire d'une marbrerie du côté du couvent Saint-Élie), trouve un acheteur pour le cheval pourpre (c'est un riche marchand musulman de Sayda qui possède un petit haras qu'il veut agrandir). Chaque fois il touche sa commission, une commission qu'il fixe lui-même à l'avance, à partir de la simple appréciation de la marchandise qu'il va chercher à placer ou à la recherche de laquelle il va se lancer – une rangée de mûriers dans la montagne, une cargaison de safran en souffrance à la douane. Ses affaires vont bien, il finit par amasser un peu d'argent, et tout ceci dure jusqu'à ce jour incompréhensible où il m'échappe complètement, ce jour où se produit un événement qui le pousse à partir, à quitter Marsad par un beau matin et à chevaucher ainsi, en silence, près de son frère, un événement que nul ne sera capable de me raconter, pas même ses fils aînés, mes oncles, un événement qui d'ailleurs semble presque aussitôt changer de nature, se perdre dans les limbes confus des rumeurs et des racontars avant de se recomposer dans le souvenir de ses descendants sous forme de légendes invraisemblables.

Au moment où les deux frères entrent dans la juridiction du Mont-Liban, où ils se retrouvent sur la route bordée de vieux mûriers, c'est ça qui les habite, les obsède, ce qui s'est



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : BCI À SAINT-AMAND-MONTROND (CHER)  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2005. N° 79831 (XXXXXXX)  
IMPRIMÉ EN FRANCE